

PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

# Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz

N°19 - Décembre, 2013



**11 Décembre 1960**

# L'AVANT-GOÛT DE LA VICTOIRE

« بلادي وإن جارت علي عزيزة وأهلي وإن ضنوا علي كرام »

**LES GRANDES FIGURES DE  
LA COLLABORATION**

**Le « général »  
Bellounis**

**L'ILLUSION  
COLONIALISTE**

*Par Adel Fathi*

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## *Histoire*

**D**ès le début de l'insurrection armée, les états-majors français avaient pris la précaution de placer comme boucliers les plus zélés parmi ses fidèles, en les encourageant à constituer des milices et en les assurant de toute l'impunité dont les officiers français eux-mêmes étaient couverts. L'armée française a eu, d'abord, le réflexe de noyauter, puis de tenter de récupérer les groupuscules liés au Mouvement national algérien (MNA) qui rivalisait avec le FLN/ALN dans la lutte contre l'occupation. La tactique a donné quelques fruits, puisque cette guerre fratricide entre les Messaliste et les moudjahidine de

l'ALN a réussi, du moins durant les premiers mois qui ont suivi le déclenchement de la révolution, à détourné quelque peu la lutte de son véritable objectif, qui était le combat contre le colonialisme.

Ainsi, la présence d'importantes troupes de MNA dans certains fiefs comme Djelfa, aux portes du désert, a contraint les unités de l'ALN, notamment de la wilaya III et IV, à concentrer leurs forces pendant longtemps dans des opérations très violentes et, parfois très coûteuses en termes de pertes humaines, visant à éradiquer ses poches de «contre-révolutionnaires».

Beaucoup de membres de ces milices se sont rendu à l'ALN et son devenus de vrais combattants

Bellounis



Bellounis en discussion avec des officiers français des services secrets



# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

pour l'indépendance. Mais certains d'entre eux, notamment les chefs, ont choisi de prêter allégeance à la France jusqu'à la fin. C'est le cas notamment de Mohamed Ben Lounis, plus connu sous le nom du « général Bellounis ». Cet ancien conseiller municipal né en 1919 à Bordj-Menaïel (actuellement dans la wilaya de Bumerdès) avait pourtant tous les atouts pour jouer des rôles importants aux côtés de son peuple dans la lutte contre l'occupation : instruit, formé et surtout engagé très dans le mouvement national.

Bellounis avait adhéré, dès le début des années 1940, au seul parti indépendantiste de l'époque, le PPA, et a participé aux manifestations du 8 mai 1945 à Sétif. Recherché par la police coloniale, il a été arrêté à plusieurs reprises et emprisonné. A sa sortie de prison, il reprend ses activités militantes au sein du MTLD, vitrine officielle du PPA, et devient responsable du parti pour tout l'arrondissement de Bordj Bou Arreridj. Quand la grave scission au sein du parti, entre son leader historique Messali El-Hadj et les

Carte de la zone où les troupes de Bellounis se déployaient



Bellounis et son armée

« centralistes » (membres du comité central qui s'étaient ouvertement démarqués de leur dirigeant par un vote de défiance) était étalé au grand jour, Bellounis prit position en faveur du chef. Ce qui l'amena à adhérer au MNA, dès sa création en 1954, pour rivaliser avec le FLN naissant. Le dévouement extraordinaire dont il fit preuve pour son chef se transformer en zèle et en haine aveugle contre les frères de lutte.

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

Slogans portés sur les tenues des soldats de Bellounis



C'est ainsi qu'en 1955, il réussit à créer son propre maquis dans la région de Bordj Bou Arreridj, et une milice armée forte de 500 combattants. Son champ d'action s'étendra jusqu'en Kabylie, à l'ouest, et à Djelfa vers le Sud. Acculé par les troupes des moudjahidines de l'ALN qui le chassaient de ses principaux fiefs, notamment suite aux événements de Mellouza et de Béni Ilmane en 1958, le poussèrent à s'allier avec l'armée française. Une aubaine pour l'ennemi qui contracta aussitôt une alliance avec lui et décida de le nommer « général ». La seule condition de Bellounis est que le gouvernement français ne reconnaisse plus le FLN, comme représentant de la lutte du peuple algérien. Ce soutien lui permit de renforcer sa milice baptisée ANPA (Armée nationale du peuple algérien), qui comptera désormais quelques 3000 hommes armés, et d'établir un quartier général, à Diar Chioukh dans son vaste fief entre Aumale et Aflou dans le

Sud. Mais son despotisme et son autoritarisme ont fini par faire retourner ses acolytes contre lui, d'autant plus que ses multiples exactions qu'il a ordonnées contre la population civile achevaient de le couper complètement de sa base sociale.

Devenant encombrant y compris pour ses alliés objectif, que sont les Français, ces derniers décident de rompre son alliance avec lui, et de désarmer ses troupes. La désillusion fut dure à supporter. Se sentant trahi et menacé, le «général» Bellounis quitte son PC fin juin 1958, avant d'être abattu deux semaines plus tard par le 3<sup>e</sup> RPIMA (Régiment de parachutistes d'infanterie de marine), d'après un recouplement de témoignages publiés à ce sujet. Une partie de ses hommes vont rallier un autre chef du MNA, une autre grande figure de la collaboration avec l'armée coloniale, le dénommé Si Meftah, qui tenait un autre maquis contre l'ALN, l'autre partie accepta de rejoindre l'Armée de libération nationale.

*Adel Fathi*



Les troupes de Bellounis

Qui a tué

**LE « GÉNÉRAL » BELLOUNIS ?**

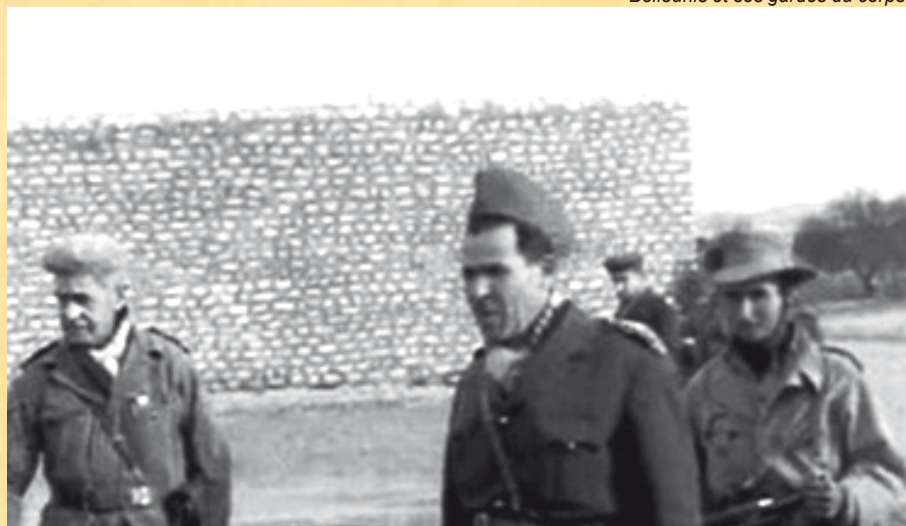


*Par Adel Fathi*

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## *Histoire*

**L**a question demeure à ce jour posée, tant le mystère qui a entouré la liquidation de ce chef de milice, ennemi du peuple algérien et allié encombrant de l'armée française, n'a pas encore été levé. Tout ce qu'on sait c'est qu'il a été tué le 23 juillet 1958 au lieu-dit Ras Dhbaa. La version propagée par l'armée coloniale et ses supplétifs dit que le «général» Bellounis aurait été surpris par les troupes françaises au douar Ouled Ameur, suite à la délation d'un harki connu, insinuant par-là que l'armée coloniale serait à ses trousses. Une autre version,



*Bellounis et ses gardes du corps*

française toujours, affirme que Bellounis aurait été fait prisonnier par les Français avant d'être tué, dans sa cellule de prison, par un codétenu algérien.

Ces deux versions sont démontées par des témoignages concordants qui affirment que le milicien Bellounis a été éliminé, par des harkis certes, mais suite à la traque



*L'exécution d'un chahid par les troupes de Bellounis*

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## *Histoire*

menée contre lui par un groupe de moudjahidine décidé à l'abattre. Tout a commencé, selon cette version, après la découverte d'un lot impressionnant de courriers que portait un émissaire de Bellounis aux chefs de tribus ainsi qu'au commandant de l'ALN Omar Driss, adjoint du colonel de la wilaya VI, Ahmed Ben Abderazak dit Si El-Houès, pour leur demander protection, parce qu'il se sentait menacé par des dissidents de son groupe ou d'anciens messalistes restés fidèles au MNA. Jusqu'à cette date, le commandant Driss, d'après cette version des faits, ignorait tout de la situation du «général» Bellounis. L'émissaire aux mains de moudjahidines leur a indiqué l'endroit exact où se réfugiait le général autoproclamé (lieu-dit Ras Dhbaa, près de Sidi Ameur), en attendant de secours et leur avouèrent qu'il était bel et bien vivant. Aussitôt Omar Driss ordonna à un groupe de moudjahidine, d'aller au lieu indiqué, sous la conduite d'El-Aïssaoui, avec pour mission d'apporter la tête du traître. A leur arrivée, après quelques jours de marche ininterrompue, ces moudjahidines se heurtèrent à une grande opération de ratissage de l'armée française dans les environs, menée par le 11<sup>ème</sup> Régiment des parachutistes qui, d'après même le récit d'un auteur français, Jacques Valette, dans son ouvrage : La Guerre d'Algérie des messalistes 1954/1962, se dirigeait vers un camp de harkis au lieu-dit Ras Dhbaa. Ainsi, un harki qui accompagnait les soldats français, à la vue d'un homme étranger emmitouffé dans sa kachabia, le héla, et celui-ci



*Un moudjahid capturé par les troupes de Bellounis*

de se retourner, laissant se dévoiler une mitraillette sous la kachabia. Alors, le gommier lui tira dessus, le prenant pour un des moudjahidine de l'ALN dissimulé. C'est seulement après que le harki en question et les parachutistes français se seraient rendu compte qu'il s'agissait du «général» Bellounis. Son corps sera ensuite exposé dans tous les villages de la région, pour montrer que ce sont les soldats de l'armée française qui l'ont tué, alors qu'ils l'ont eu par pure hasard. Et ce

n'est guère pour autant que le traître tué par des balles « amies » sera reconnu comme martyr, loin s'en faut. Il restera dans l'imaginaire des moudjahidine et de toute la population algérienne, le symbole de la trahison et de la collaboration avec l'ennemi colonial.

Beaucoup d'ouvrages ont été consacrés, en Algérie et en France, au parcours de Bellounis. Le plus récent est le livre de Philippe Gaillard, intitulé : L'Alliance. La guerre d'Algérie du général Bellou-

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## *Histoire*

nis (1957-1958), édité chez L'Harmattan en 2009. S'appuyant sur des documents et de témoignages divers, l'auteur tente de reconstituer la place qu'occupait ce seigneur de guerre atypique sur l'échiquier de la «guerre d'Algérie», avec ses zones d'ombres et ses retournements, mais butte toujours sur l'énigme de sa mort. Il préfère se fier à la version officielle, adoptée par l'historiographie française, dont on sait qu'elle est tronquée de vérités essentielles.

Des historiens et auteurs algériens ont aussi consacré des ouvrages à cet épisode de la guerre de libération nationale, comme Slimane Kassem qui a publié en 2013 : l'Histoire de la wilaya VI, de la création à la fin de Bellounis (1954-1958), édité à Dar El-Kitab El-Arabi. L'auteur considère la neutralisation de Bellounis comme un tournant dans la lutte armée, non seulement pour cette wilaya du Sud, où le chef milicien a érigé son quartier général et son bastion, mais aussi pour tout

le combat libérateur en général. En ce sens que la disparition de cette poche de contre-révolutionnaire allait permettre une meilleure communication entre les wilayas limitrophe, et resserrer davantage l'étau sur l'armée coloniale qui perdait, en Bellounis et ses troupes, leur meilleur rempart. C'est là la preuve que sa mort ne pouvait faire l'affaire de l'armée coloniale, comme me prétends les partisans de la version officielle française.

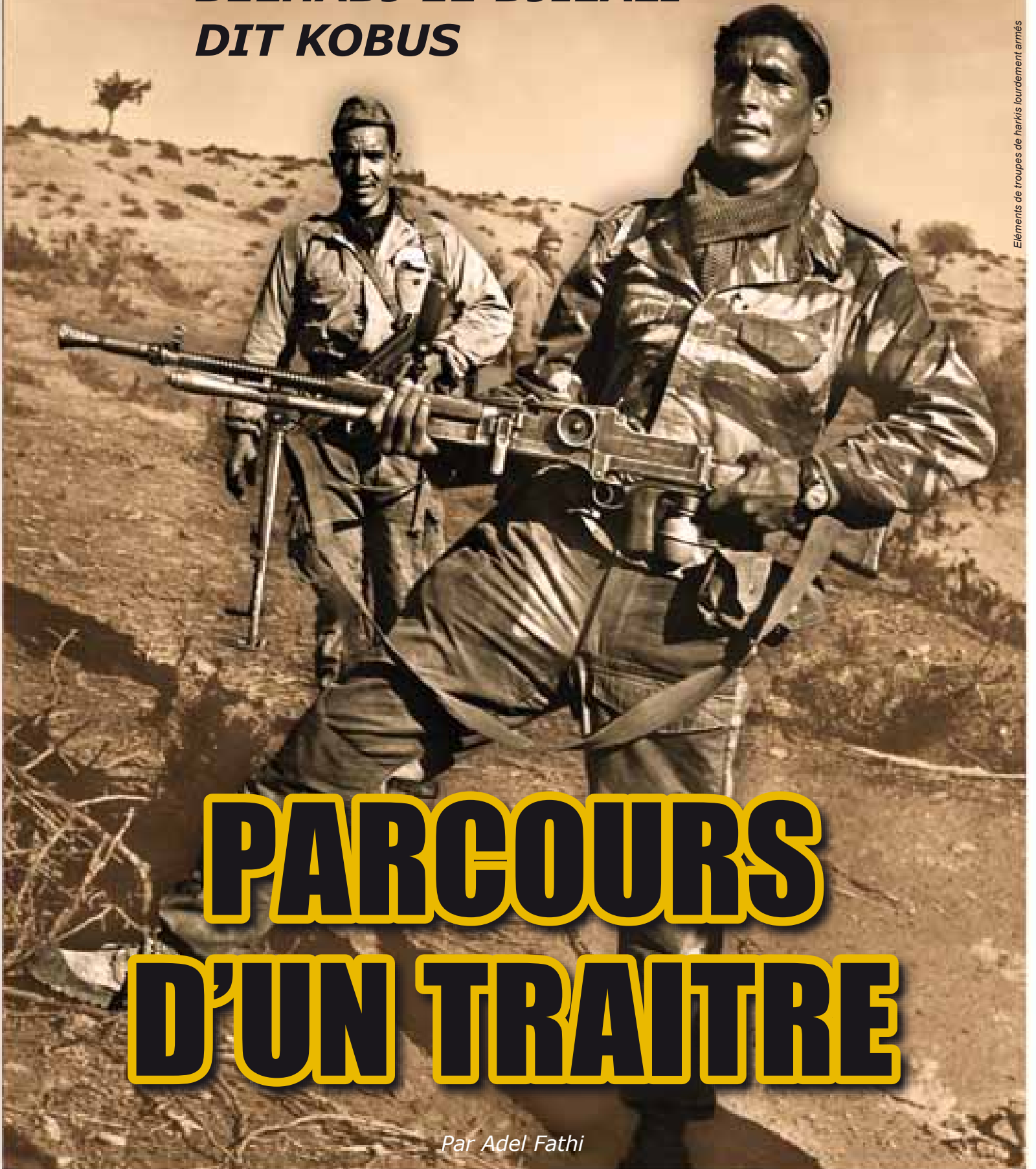
*Adel Fathi*



*Le corps de Bellounis sur un camion militaire de l'armée française*

# HARKIS

**BELHADJ EL-DJILALI  
DIT KOBUS**



Eléments de troupes de harkis lourdement armés

# PARCOURS D'UN TRAITRE

*Par Adel Fathi*

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

**S**on nom restera dans les annales comme une figure emblématique de ces renégats qui ont choisi de trahir leurs frères avec préméditation. Car lui, contrairement à d'autres symbole de la collaboration avec l'ennemi, est doublement condamnable pour avoir joué un rôle sournois dès le début de son engagement militaire. Son parcours résume la trajectoire de toute une frange de collaborateurs obnubilés par leur sentiment de puissance, mais aussi par leur ignorance.

Né dans la région d'Aïn Defla, Belhadj El-Djilali Abdelkader a suivi une formation militaire à l'école des officiers de réserve de Cherchell ; un privilège dont seuls les enfants issus de familles de notables alliés à l'administration coloniale pouvaient bénéficier. Il en est sorti avec le grade de sergent. Fin des années 1940, il adhéra au Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD), puis à l'Organisation spéciale (OS) ; mais certaines sources soutiennent que le jeune Belhadj était bien infiltré par des officiers français dans les rangs du mouvement national, avec comme mission précise de les informer sur les déplacements des militants nationalistes. D'autres sources affirment que le militant Belhadj, n'était pas « travaillé » en amont, mais tout aurait changé pour lui après son arrestation en 1950, suite à la découverte de l'OS. Ainsi, d'après cette version, Belhadj aurait avoué au cours de l'interrogatoire les noms des chefs de l'organisation nationaliste. Rassurés par son allégeance à la France, les autorités coloniales décidèrent de le libérer.

Dans les deux cas de figure, la présence de Belhadj El-Djilali dans les rangs du mouvement national aura été un élément décisif dans le démantèlement de l'Organisation spéciale et l'arrestation de ses principaux dirigeants à partir de 1950. Situation qui plongera le mouvement national dans une longue période de léthargie, avant la résurrection du 1er novembre 1954.



Bachaga Boualem



De Gaulle sauvant des harkis

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

Au lendemain du déclenchement de la Révolution, Belhadj El-Djilali créa une force militaire dans la région d'Aïn Defla, soutenue en douce par l'armée française, mais se présentant aux yeux de la population comme étant un détachement de l'Armée de libération nationale luttant contre l'occupation française, poursuivant ainsi son travail de noyautage et de déstabilisation de la Révolution. Mais son jeu ne tarda pas à se dévoiler, puisque l'ALN décida de mener plusieurs offensives contre tous les groupes contre-révolutionnaires, l'enjeu étant de les couper de leur base sociale et de tout lien avec la population civile. C'est ainsi que l'ALN dut ouvrir plusieurs fronts à la fois : contre le général d'opérette Mohamed Bellounis dans son fief allant de la région de Bordj Bou Arreidj jusqu'à Djelfa et Aflou, aux portes du désert, et contre



Mobilisation des harkis par l'armée française

le groupe de Belhadj qui s'est lui aussi autoproclamé général, sous son nom de harki, Kobus, plus au nord, dans la région d'Aïn Defla.

L'armée du « général » Kobus installés dans un poste à Zédine (Aïn-Defla), coordonna ses efforts

avec celle du « général » Bellounis, et les deux armées projetaient d'encercler et d'anéantir tous les combattants de l'ALN de la wilaya IV. Sur instigation de l'armée française, ces deux forces alliées ont tracé un plan : les Bellounistes devaient remonter du Sud (Djelfa, Laghouat, Aflou) vers le Nord, tandis que les Kobustes devaient partir du Nord vers le Sud, pour accueillir les compagnies de l'ALN dans les montagnes de Theniet El Had, Amrouna, El Meded, Matmata et Zemoura Djebel Louh... Mais, dans leur tactique, les deux compères ont sous-estimés les forces de l'ALN et, surtout, ne croyaient pas à des défections dans leurs rangs qui leur seront fatales.

Selon des témoignages écrits, les premiers accrochages avec les troupes de Kobus, qui eurent lieu en 1957, éveilleront de nombreux éléments manipulés sur la vérité de leur chef, lesquels décidèrent



Remise des armes aux harkis

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## *Histoire*

*Le commandement de la Wilaya IV, sous la conduite du colonel M'hammed Bougara en médaillon*



Commandant Djilali Bounaâma

de rejoindre les rangs de l'ALN, par dizaines. Acculé, Belhadj Kobus s'allia avec un riche et puissant collaborateur, le Bachaga Boualem. Mais cela ne lui sera d'aucun secours. Le commandement de la wilaya IV, sous la conduite du colonel M'hammed Bougara, mobilisa toutes ses forces pour endiguer ces nouvelles alliances des contre-révolutionnaires, et échafauda tout un plan d'éradication par le renseignement. Le com-

mandant Si Djilali Bounaâma, chef de la zone III et Si Rachid Bouchouchi, commandant de la région de Theniet El Had, avaient noué des contacts secrets avec les colonels adjoints du général Kobus, qui désiraient rejoindre la Révolution avec armes et bagages, ce qui représentait une importante et bonne opération pour l'ALN. Toutefois, le commandement de l'ALN avait tenu à exiger aux éléments belhadjistes de liquider leur chef. Ce qui fut fait le 28 avril 1957, signant la fin d'une triste épopée

*Adel Fathi*

**CHÉRIF BEN SAÏDI**



**UN HARKI**  
**DANS LA TOURMENTE**

*Par Adel Fathi*

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

**A** la différence des deux «chefs» de la contre-révolution, Mohamed Bellounis et de Djilali Belhadj (lire par ailleurs), Chérif Ben Saïdi a continué à sévir jusqu'à 1962, année de l'indépendance de l'Algérie.

Né en 1925 à Maginot (Chellalat El-Adhraoua, dans la wilaya de Médéa, actuellement), Chérif Ben Saïdi s'est engagé dans l'armée française dès 1946, alors qu'il était âgé de 21 ans. En 1955, il décide de rejoindre l'ALN. De constitution robuste et ayant des prédispositions claires pour être un meneur d'homme, il se chargea de former le premier groupe de moudjahidine de son village, Ouled Aggoune, de la tribu des Ouled Soltane, et de mener les premiers harcèlements contre l'armée française. Il était alors fiché chez les autorités coloniales comme étant «un élément dangereux», et à partir de là, sa réputation commençait à franchir le périmètre de son douar pour s'étendre dans toute la

zone IV, future wilaya IV historique et même au-delà.

Lorsque, au lendemain de du congrès de la Soummam, le CCE désigna le colonel Ali Mellah pour diriger la wilaya VI (Sud), qui était encore sans chef et en bute aux incursions du MNA qui s'était bien implanté dans les régions des Hauts-Plateaux depuis le déclenchement de la lutte armée, Chérif Ben Saïd fut désigné adjoint-chef d'une des deux zone du nord de cette wilaya, commandée par Ammar « Erroudji », un compagnon d'Ali Mellah, originaire de Kabylie. En décembre 1956, les dirigeants de ces zones limitrophes avec la wilaya IV, ont été chargés d'encadrer une unité de 300 hommes armés, et de se diriger vers le Sud en vue d'encercler l'armée du « général » Bellounis. Mais ce dernier évita l'affrontement. Au cours de route, les combattants de l'ALN furent confrontés aux troupes de l'armée française dans Hedd S'hari, au nord de Djelfa, où ils ont subi de grosses pertes, des dizaines de morts et de prisonniers. Ce jour-là

Le colonel Ali Mellah



Chérif Ben Saïd et Amar « Erroudji » se sont accrochés, chacun rejetant sur l'autre la responsabilité de cette déroute. Ce fut alors la rupture entre les deux hommes que tout opposait, d'ailleurs : l'un taciturne, ambitieux et rusé et l'autre impulsif et fougueux.

Cet incident n'était en fait que la goutte qui fit déborder le vase et qui va accélérer la dissidence au niveau de la wilaya VI. En mars 1957, un convoi sous le commandement du colonel Ali Mellah, Mustapha Ben Ammar et Chérif Ben Saïd, s'est dirigé vers les frontières ouest pour récupérer des lots d'armes. Sur leur chemin, le groupe de combattants s'est accroché avec une compagnie de l'armée française à Djebel Nadhor, aux portes de la wilaya V (l'Oranie). Mystérieusement, Chérif Ben Saïd décide, seul, de ne pas rattraper son groupe. Ali Mellah lui envoie un agent de liaison pour le sommer de les rejoindre, et le menaçant même, selon certaines sources, d'une condamnation mort s'il refusait d'obtempérer. Plus



# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

grave encore, Chérif Ben Saïd ordonna à ses hommes issus de sa tribu, Ouled Soltane, de regagner leur fief à Souagui, près d'Aïn Boussif, et de se rebeller contre l'autorité de la wilaya VI.

Il passera très vite à l'action. Le 31 mars 1957, le commandant de wilaya Ali Mellah, accompagné de son secrétaire et de son agent de liaison furent surpris tôt le matin, dans les environs de Derrag (actuellement wilaya de Médéa), par les « rebelles » dirigé par Chérif Ben Saïd. Les trois ont été sauvagement assassinés. Alors, commence une impitoyable guerre de vengeance entre les deux camps. Le bras droit d'Ali Mellah, Ammar « Erroudji » s'en prendra aux hommes de Ben Saïd à Ksar El-Boukhari (zone II) et en tua un certain nombre. Quelques jours plus tard, les « rebelles » élimineront, à leur tour, « Erroudji » et tous ses fidèles qui restaient encore vivants.

Après la mort d'Ali Mellah, les dirigeants de la wilaya IV, à leur tête



1- Si Lakhdar. 2- M'hammed Bougara

le colonel M'hammed Bouguerra, tenteront de reprendre les choses en mains dans cette wilaya du Sud qui devenait incontrôlable. Il eut l'initiative d'annexer les deux zones restées dissidentes (la I et la II) à

la wilaya qu'il dirigeait, pour mieux les maîtriser. Il confie alors la tâche à un nouveau conseil de zone composé de S Halim, Mohamed Kadhi et Hadj Benaïssa, chargé de rétablir la confiance entre le FLN et la population dans cette région. Il chargera en parallèle le commando Ali Khodja de resserrer l'étau sur les éléments dissidents.

Ces mesures n'ont pas été du goût du CCE qui les considéra comme une immixtion dans ces prérogatives. Alors la direction à l'étranger s'empressa de désigner Ahmed Ben Abderazzak dit Si El-Houès, à la tête de la wilaya VI.

Se sentant pris entre le marteau et l'enclume, Chérif Ben Saïd décida le 21 juin 1957 de se rendre à l'armée française, en posant comme préalable de ne pas être pour-



Commando Ali Khodja dirigé par le commandant Azzedine, seul survivant Abdelkader Bliidi (en médaillon)

# LES GRANDES FIGURES DE LA COLLABORATION

## Histoire

Colonel Si El-Haoues



Groupe de harkis constitué



suivi ou persécuté par les Français. Quelques jours plus tard, il fut autorisé à intégrer, avec ses hommes, les groupes de harki déjà constitués, et lui sera promu « colonel ». A la tête d'une unité de 600 hommes, « le colonel Si Chérif » fera montre d'un zèle incroyable pour combattre les moudjahidine de l'ALN, et imposer son diktat pour enrôler, sous la menace, les

jeunes paysans des douars environnants.

Son quartier général à Souagui sera plusieurs fois attaqué par le commando Ali Khodja ; mais les troupes de l'armée française étaient toujours là pour voler au secours de ses supplétifs. C'est ainsi qu'au cours d'une de ces batailles, le 22 mars 1958, beaucoup de moudjahidines étaient tombés au champ

d'honneur, dont le baroudeur de Palestro (actuellement Lakhdaria), Saïd Mokrani, dit Si Lakhdar.

A l'approche de l'indépendance, « le colonel » Si Chérif commençait à s'inquiéter pour son sort, alors il demanda des assurances des officiers français, qui lui promirent de l'évacuer, lui et sa famille, en France, dès la proclamation de l'indépendance. Au lendemain de l'annonce du cessez-le-feu, revenant de ses illusions et se sentant menacé, il s'approcha même d'Abderrahmane Farès, du GPRA, pour avoir la protection. Mais il réussira la fin à s'en fuir, et à regagner la France, où il intégra l'armée française avec le grade de capitaine. Rongé par la maladie, il est mort, au milieu des années 1970.

*Adel Fatbi*



Abderrahmane Fares, président de l'exécutif provisoire, à Rocher Noir à Boumerdès, le 7 avril